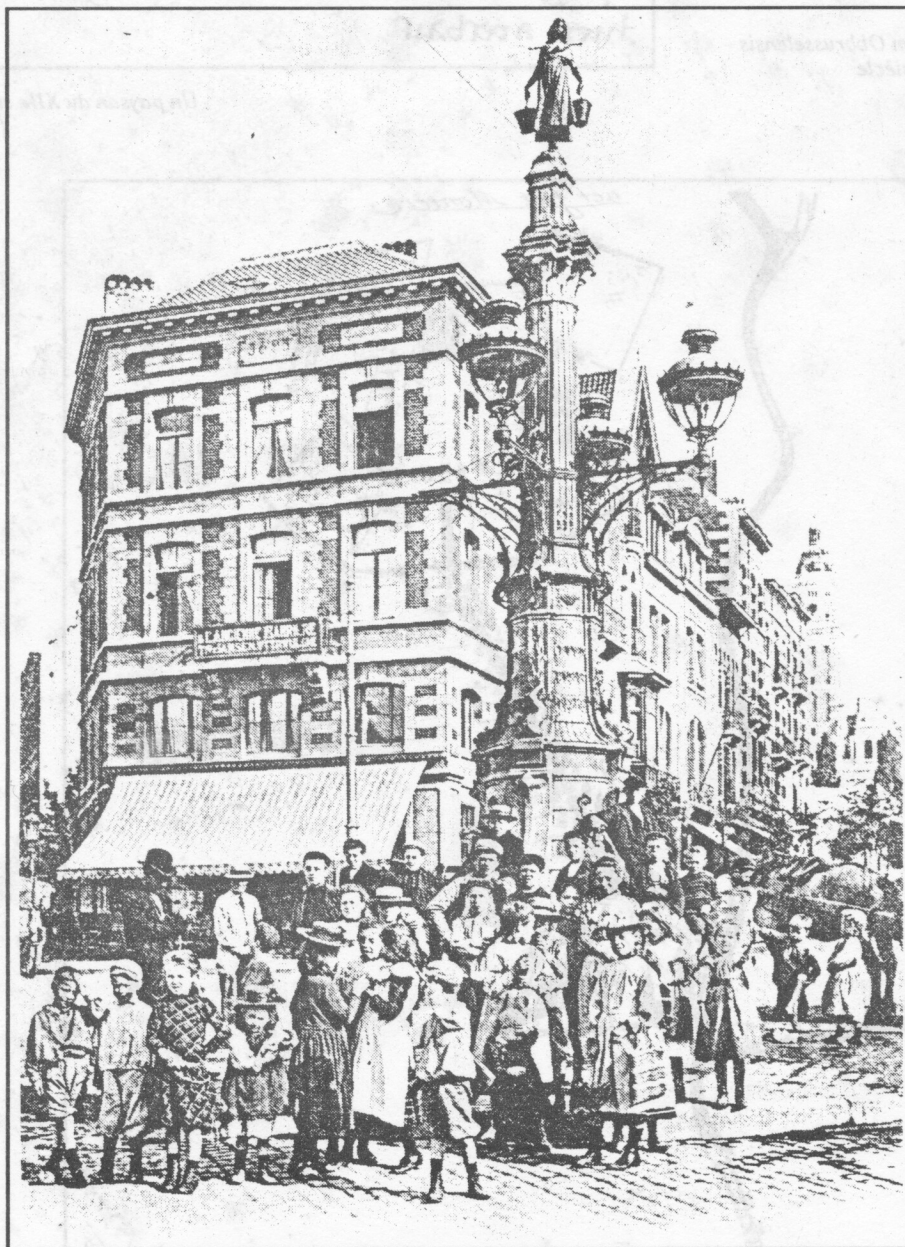


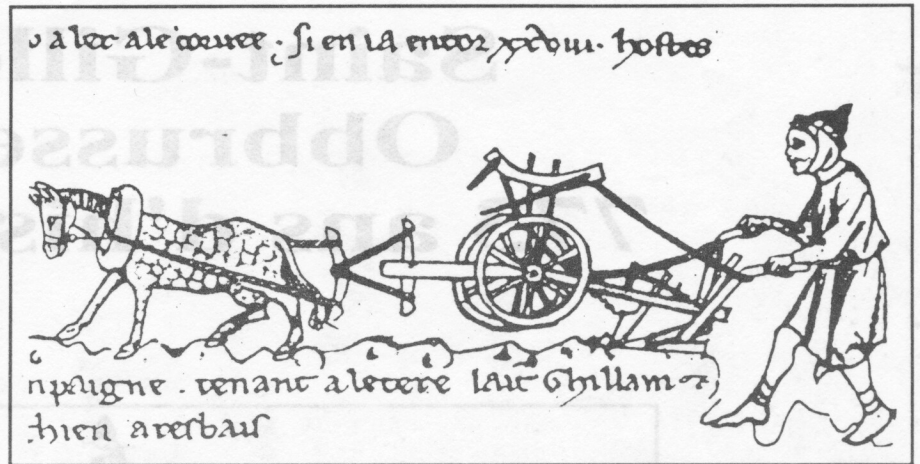
Saint-Gilles Obbrussel 773 ans d'histoire



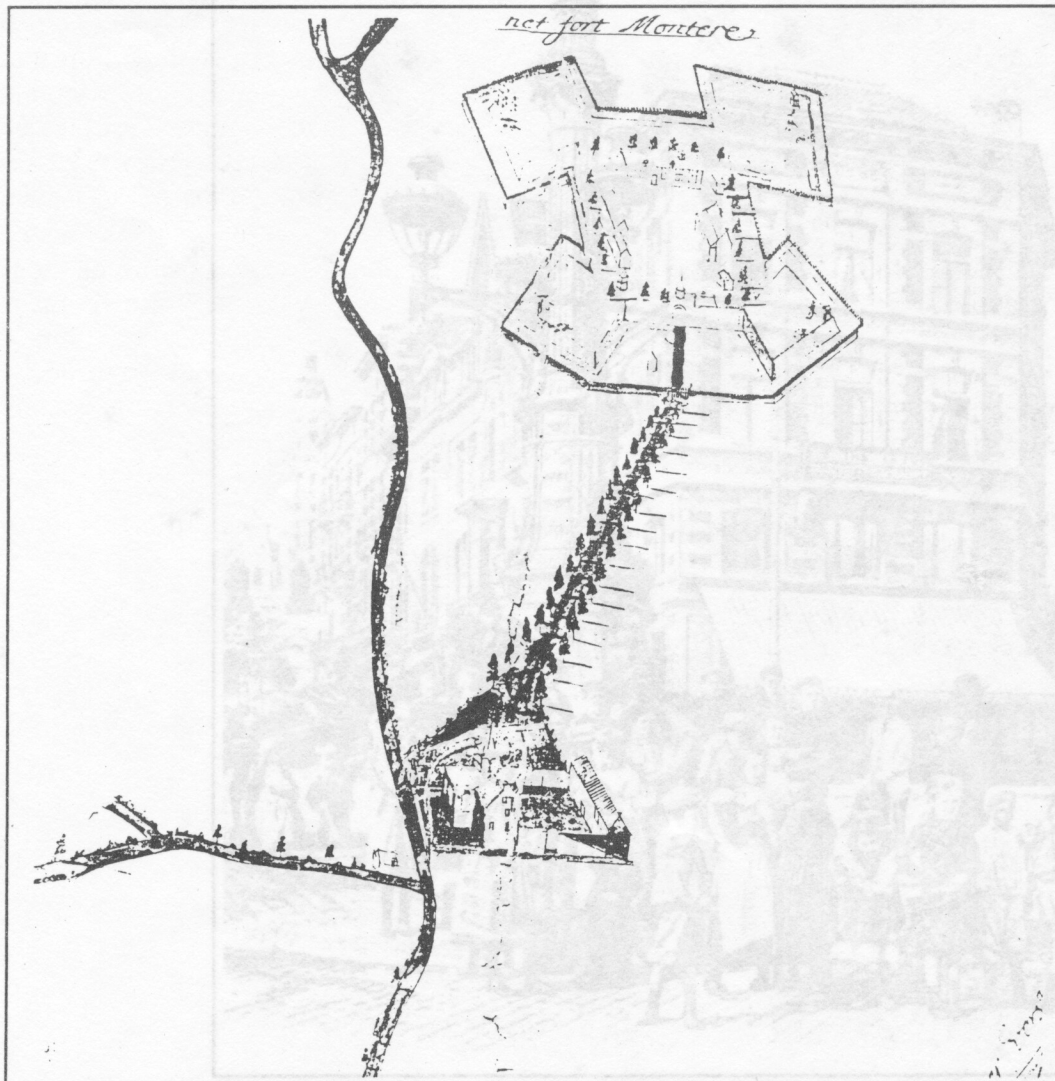
*Saint-Gilles, la Fontaine monumentale de la Barrière
d'après une carte postale du début du XXe siècle.*



*Sigillum scabinorum Obbrusselensis
XIIIe siècle*



*Un paysan du XIIIe siècle laboure son champ
(Bruxelles, Bibl. Royale)*



Le fort de Monterey et le château-ferme de Bethléem. Détail d'un plan de l'Atlas terrier de l'Hôpital Saint-Jean à Bruxelles, dressé en 1707, par Josse De Deken.

Chapitre I - Obbrussel, le village

En 1216, à la demande du duc de Brabant, Henri Ier, les religieuses de l'abbaye de Forest acceptent que les 250 habitants d'Obbrussel aient désormais leur église paroissiale dédiée à Saint-Gilles. Elles continueront à nommer le curé.

Avant 1222, le duc Henri Ier accorde leurs libertés aux Saint-Gillois. Ils ont leurs échevins jusqu'en 1296. A ce moment, Obbrussel se fait avaler par sa grande voisine.

Au XIVe siècle, après l'agression du comte de Flandre repoussée de justesse, les Bruxellois prudents édifient une nouvelle enceinte. En 1381, on commence les travaux de la Porte de Hal. Obbrussel se trouve en-dehors de la protection de la muraille et souffre souvent de cette situation.

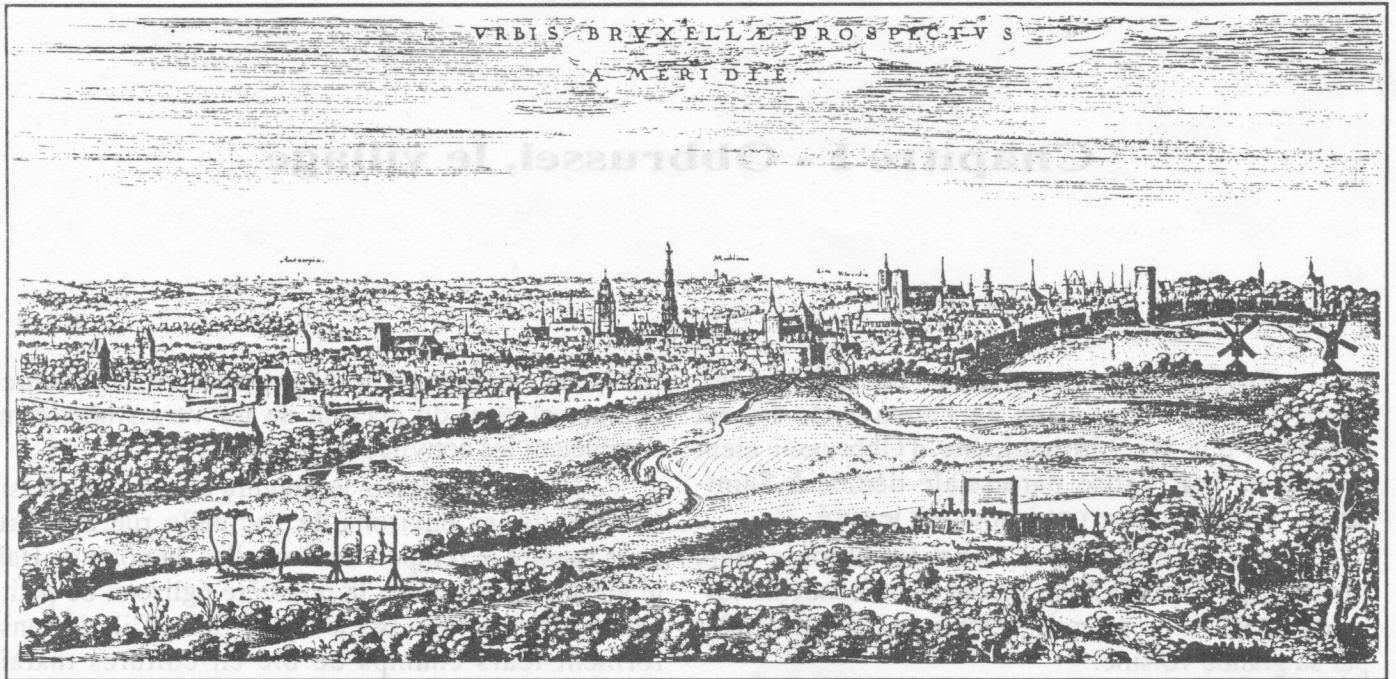
Pendant ce moyen-âge, les habitants sont surtout des agriculteurs. Ils cultivent principalement les céréales. Quelques moulins sur des ruisseaux ou

sur la Senne, comme le Nieuwmolen à 100 mètres de l'actuel pont du chemin de fer vers Anderlecht, complètent les activités de la paroisse.

Au XVIe siècle, la gravure ci-dessous, dessinée depuis les environs de l'actuelle rue du Fort, nous montre le rempart de Bruxelles, la porte de Hal, le village d'Obbrussel, la première église et de petits champs. Désormais, beaucoup de Saint-Gillois transforment leurs champs de blé en cultures maraîchères. Il y a aussi quelques vignes. C'est au siècle suivant que l'illustre chou de Bruxelles est créé à Obbrussel. Et dire que Saint-Gilles ne lui a même pas dédié une rue!

En 1512, Jean de Keyzer construit un moulin à vent sur les hauteurs proches de l'actuelle maison communale, un second est bâti à côté en 1598. On les voit très bien sur la gravure du panorama de Bruxelles en 1630. Un troisième moulin complète



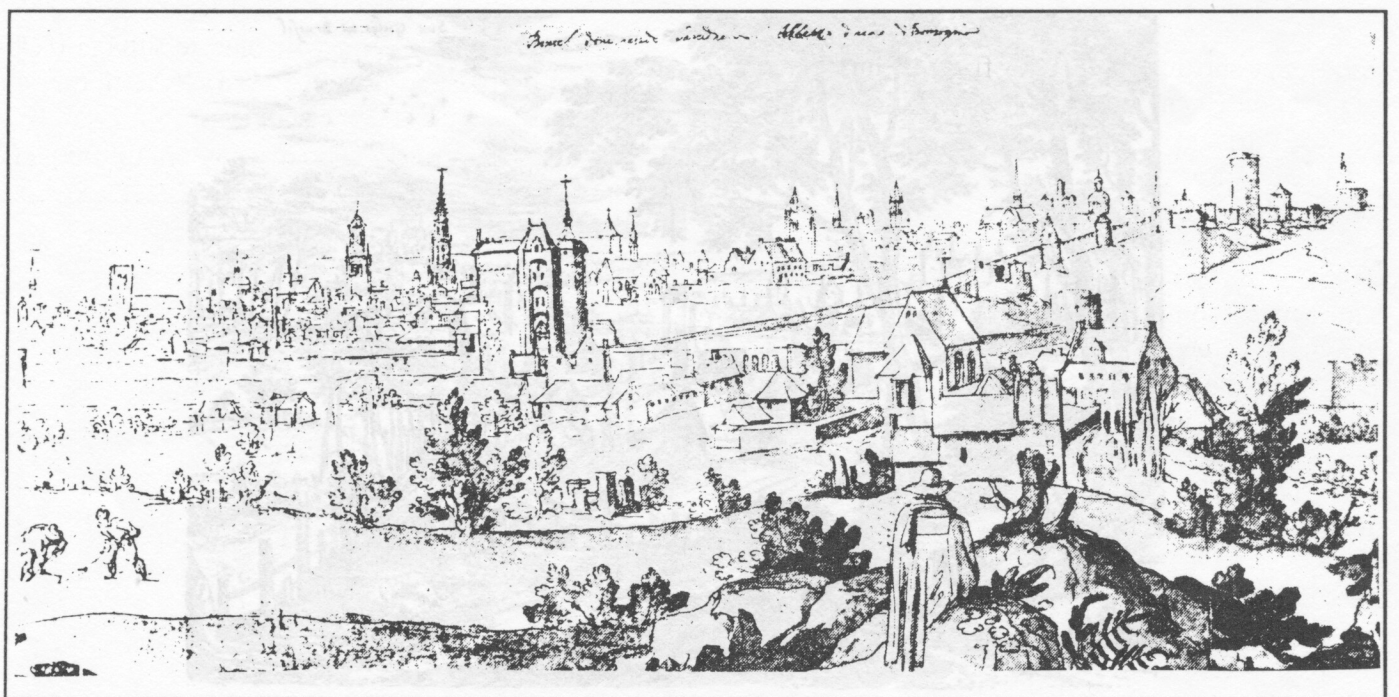


l'ensemble en 1638. Dix ans plus tard, ils sont rachetés et servent à fabriquer de la poudre à canon. Ils sautent en 1667 et font pour 50.000 florins de dégâts!

Le XVII^e siècle est cruel par ses guerres civiles entre catholiques et protestants. La première église périt dans la tourmente en 1578. On rebâtit le chœur vers 1600, mais le reste n'est voûté qu'en 1756. On voit bien cette deuxième église et son étrange clocheton sur le joli tableau de Bruxelles par

A.F. Boudewijns (1644-1711), au musée d'Ixelles.

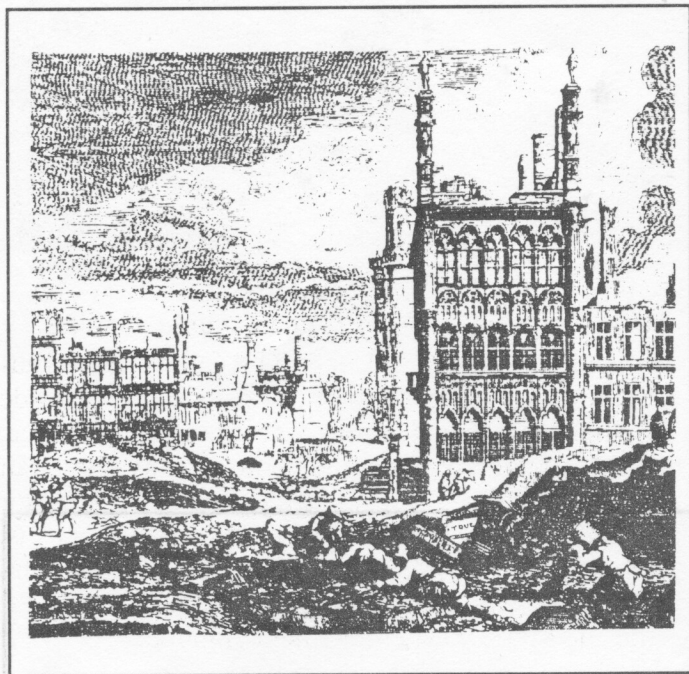
Les guerres de Louis XIV faisant rage, l'autorité espagnole décide de renforcer les défenses de la ville. Don Juan Domingo de Zuniga y Fonseca, comte de Monterey et gouverneur des Pays-Bas, fait construire en 1672 sur les hauteurs d'Obbrussel, sur six hectares, un énorme fort en étoile avec glacis. Voyez l'envergure de ces fortifications sur le montage ci-contre. L'emplacement de l'actuel Institut des Filles de Marie y est entièrement englobé.



Le seul souvenir que nous en ayons conservé est le nom de deux de nos rues : la rue du Fort et la rue des Fortifications.

Ce gros effort défensif ne sert pas à grand-chose. Le maréchal de Villeroy peut bombarder Bruxelles et sa grand-place en toute impunité en 1695. Les canons saint-gillois ont une portée trop faible. Aussi le fort sera-t-il démoli en 1789.

Au XVIII^e siècle, un conflit entre le curé et la gilde risque de tourner mal. Le capitaine, le doyen et les autres «suppôts» de la gilde s'essaient au tir au

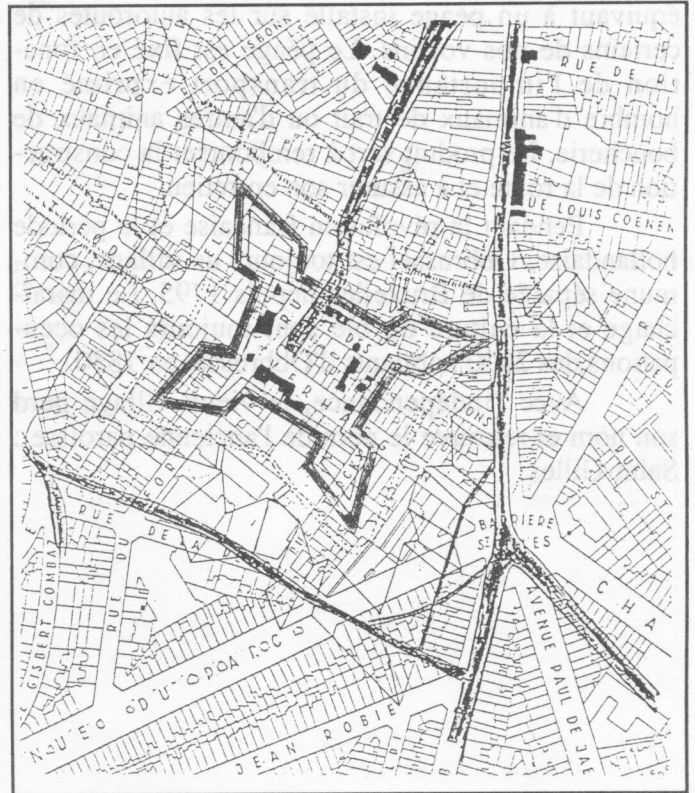


mousquet sur un «papegai» fixé sur une perche au sommet du clocheton de l'église.

Furieux, le curé fait supprimer cette coutume en 1721. Après quatre ans de controverse, on trouve une solution. La gilde reçoit la permission d'élever «une perche de tir à l'oiseau à condition de payer au domaine un cens d'une poule». De ce conflit, nous conservons comme souvenir le nom de la rue de la Perche et celui de la rue du Tir.

Près de là, en 1784, la ville de Bruxelles possède aussi le cimetière de la paroisse de Notre-Dame de la Chapelle, avec également un cimetière juif et un cimetière protestant. La rue de la Perche et l'avenue du Parc en marquent la limite. Notre Institut ne repose pas en terre des morts. Ces terrains seront désaffectés en 1860.

Obbrussel, le village, grandit peu à peu. Vers 1700, il y a cinq cents habitants. Les routes devien-



nent plus nombreuses et pavées. En 1725, le gouvernement autrichien adjuge à Antoine Mathieu la construction d'une branche de la chaussée allant de la porte de Hal à Vleurgat; c'est l'actuelle chaussée de Waterloo. L'année suivante, la route de Saint-Gilles à Drogenbos via Calvoet se construit; elle est prolongée vers Alsemberg, d'où notre chaussée.

Regardons la célèbre carte de Ferraris dressée en 1771 et 1775 : on voit bien le village d'Obbrussel et le fort, mais pas le nom de la barrière, sans doute immédiatement postérieure.

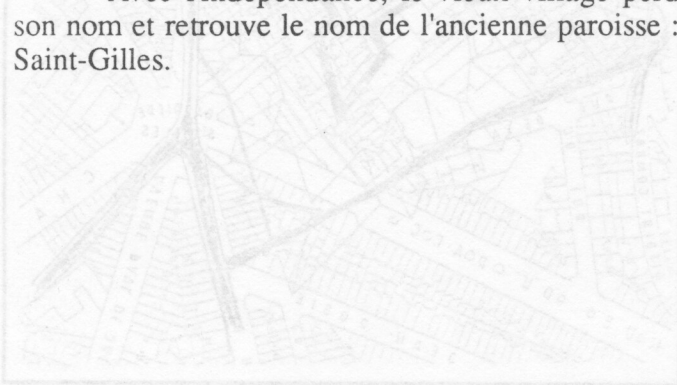
La Barrière ou «Drayboom» ou Tourniquet

Population d'Obbrussel	
1216	30 habitations
1525	250 habitants
1717	520 habitants
1756	800 habitants
1789	859 habitants
1794	663 habitants
1831	1986 habitants

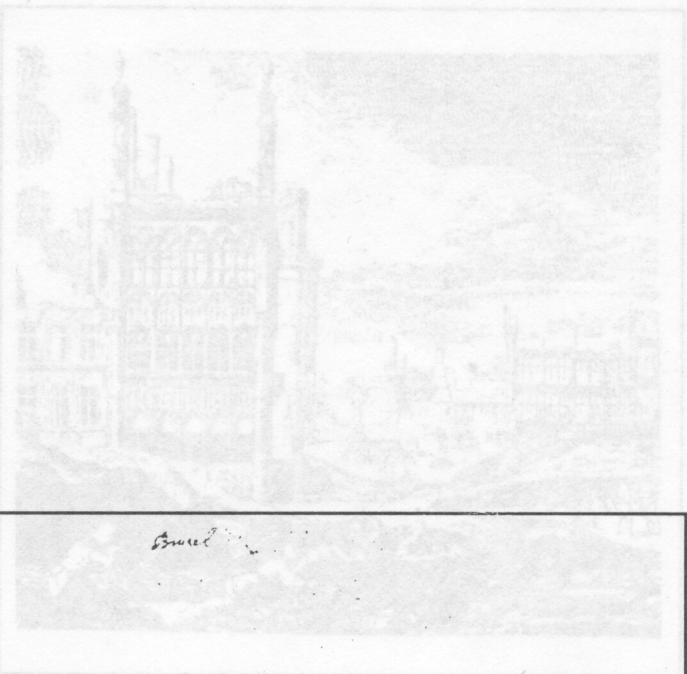
équivalait à un péage installé sur les autoroutes de certains de nos voisins. Le péage est fixé en fonction de l'importance du transport exprimé en nombre d'animaux de trait ou d'autres animaux de boucherie. Le produit sert à rembourser la construction de la route et à assurer son entretien.

Pendant la révolution française et la période hollandaise, Obbrussel est toujours un village, commune séparée de Bruxelles depuis 1795. Le maraîchage et la culture du blé sont toujours les occupations des 2000 habitants d'Obbrussel en 1830.

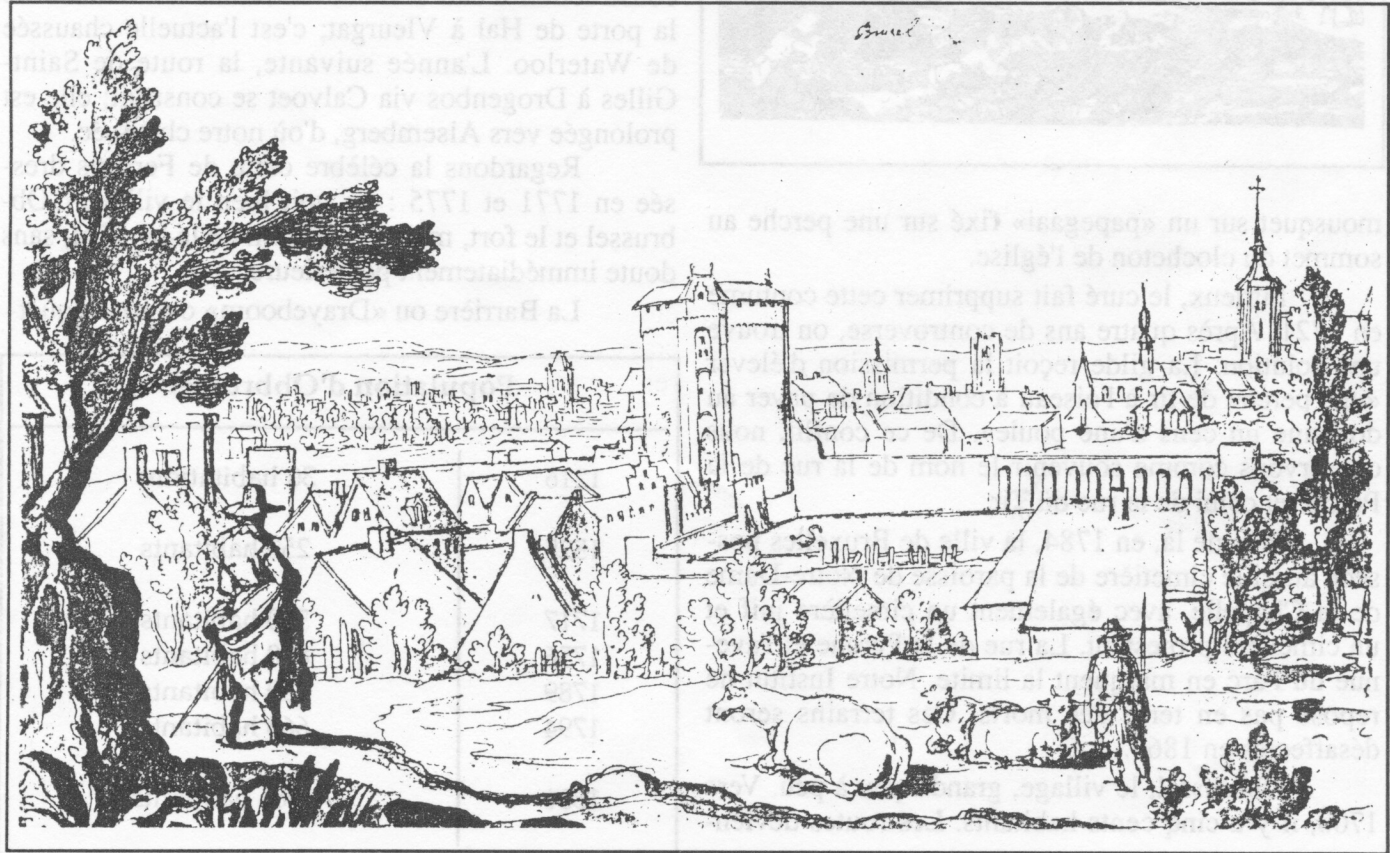
Avec l'indépendance, le vieux village perd son nom et retrouve le nom de l'ancienne paroisse : Saint-Gilles.



Le seul souvenir que nous en ayons conservé est le nom de deux de nos rues : la rue du Fort et la rue des Fortifications.
 Ce gros effort défensif ne sert pas à grand-chose. Le maréchal de Villeroi peut bombarder Bruxelles et sa grand-place en toute impunité en 1695. Les canons saint-gillois ont une portée trop faible. Aussi le fort sera-t-il démolit en 1789.
 Au XVIIIe siècle, un conflit entre le curé et la gilde rasque de tourner mal. Le capitaine, le doyen et les autres «suppôts» de la gilde s'essient au d' un



Vue extérieure de la Porte de Hal et de ses abords, avec une vue panoramique sur Bruxelles. Dessin de Cantagallina vers 1612.





Chapitre II - Saint-Gilles devient une commune urbaine (1830-1914)

Depuis l'indépendance jusqu'à la guerre de 1914, la Belgique voit sa population doubler. Elle passe de 3.786.000 habitants à 7.572.000 en 1910. La mortalité diminue rapidement et la natalité reste forte jusqu'en 1880.

Saint-Gilles va connaître une transformation encore plus radicale.

Gros village agricole en 1846 avec une majorité de son territoire vouée aux champs, aux potagers et aux prés, il compte 4.138 habitants. En 1857, on peut lire dans *La Gazette de Bruxelles* l'annonce suivante : «Plants d'asperges à vendre chez le bourgmestre de Saint-Gilles Jean Vanderschrick.» En 1880, il y a déjà 33.127 habitants et les constructions s'étendent des anciens remparts jusqu'à la rue Théodore Verhaegen. Victor Hugo et Vincent Van Gogh peuvent voir les hauteurs de Saint-Gilles, ses collines, ses champs, sa verdure.

Les Filles de Marie, puis les Maristes, s'établissent à la limite de la campagne et de la ville.

De 1880 à 1914, la population double et tout le territoire est bâti. Il y a 67.715 Saint-Gillois tassés à 26.500 habitants par km².

Bruxelles démantèle ses fortifications près de Saint-Gilles vers 1820. Seule la Porte de Hal subsistera; de prison elle deviendra musée. La capitale étouffait, désormais sa population déborde sur les communes limitrophes. C'est en face des anciens remparts arasés, dans les quartiers proches de l'avenue Louise que l'urbanisation est la plus précoce, après celle du vieux village près de l'église. En 1840, MM. Jourdan et De Joncker sont les promoteurs de cette partie de Saint-Gilles vers l'avenue Louise.

En 1869, la gare du Midi déménage de la place Rouppe à son endroit actuel. Jusqu'en 1910, ce monument aux colonnes corinthiennes et Victoires subsiste. Il était entouré d'un jardin. Les travaux de la jonction Nord-Midi modifieront cet environnement. L'actuelle gare du Midi remplacera l'ancienne en 1949. Tout un quartier se bâtit avec la naissance de la

plus importante gare de Belgique. Beaucoup d'hôtels voient le jour, certains luxueux, comme celui de l'Espérance ou celui des Acacias.

La barrière de Saint-Gilles perd son péage en 1865. La rue Paul de Jaer et l'avenue du Parc sont percées après 1880.

La fontaine d'Alban Chambon se dresse au lieu même du péage. La Porteuse d'eau symbolise la captation des eaux du Bocq et leur distribution à Saint-Gilles. Elle est l'oeuvre de Julien Dillens. Elle surmonte la fontaine depuis 1900.

Des bâtiments publics changent avec cette croissance de la population. Une nouvelle église, la 3ème, est dessinée par Victor Besme, elle est construite en 1878 en style néo-byzantin, à la mode en ce temps-là. Une nouvelle maison communale s'impose pour remplacer celle du Parvis. C'est celle d'aujourd'hui, place Van Meenen.

Un Hôtel des monnaies lui aussi s'installe à Saint-Gilles en 1880. Et la prison est édiflée à l'emplacement des trois anciens moulins à poudre, disparus au XVIIe s. Le lieu est désert à souhait au moment de la construction entre 1878 et 1884.

Cette prison adopte alors les méthodes d'incarcération les plus modernes. Pendant les deux guerres mondiales, 30.000 patriotes y sont incarcérés. Certains sont conduits de là vers leur exécution comme Edith Cavell ou Gabrielle Petit, et de nombreux résistants y passent leur dernière nuit avant d'être fusillés au Tir national. D'autres partent vers l'Allemagne et ses camps.

Comment expliquer cette explosion de l'agglomération saint-gilloise ? Il y a plusieurs éléments de réponse : en ces temps de démocratie galopante,

MANIFESTATION POPULAIRE DU 10 AOUT 1890
organisée par le Parti Ouvrier Belge



LE SERMENT
des Manifestants

Les ouvriers et les demoiselles de Belgique
reunis le 10 Août 1890, au Parc de Saint-Gilles, en
une manifestation solennelle, jurant de combattre
sans trêve ni repos jusqu'à leur mort, par l'établisse-
ment du Suffrage universel, le peuple belge sans
relâchement conquis une patrie.

PLACE AUX PAUVRES!

PROTESTATION DU PEUPLE BELGE
à la Chambre des Représentants censitaires

Les manifestants du 10 Août 1890, venus de toutes les parties de pays pour
réclamer le Suffrage universel, font savoir aux Représentants de la Belgique cen-
sitaire que la Nation entière proteste contre l'injustifiable et dangereux privilège
que la majorité de la bourgeoisie prétend conserver malgré les revendications
énergiques, unanimes et héroïques du peuple belge.

LE CHANT DU DIX AOUT
AIR : La Chant des Oiseaux.

I

Cet appel énergique
A cessé parvenu :
" Réveille-toi de Belgique,
Il est un temps, devant !"
Notre issue, profonde,
A son service offert,
Ébranlant le vieux monde,
S'avance en rang serré.
De tous nos cœurs vif élan,
Vibrant et solennel,
Le cri de délivrance !
Suffrage universel !

II

Nous, les quatre milliards,
Nous, la chair et le sang,
Nous ne saurions attendre
Pour un peu, pour un mot,
Nous, les serfs de la mine,
Les maîtres du charbon,
Nous rétrograder l'échelle
D'un mouvement allié.
De nos nos cœurs vif élan,
Vibrant et solennel,
Le cri de délivrance !
Suffrage universel !

III

Exploités que nous sommes,
Traites indifférentes,
Nous voulons vivre en hommes,
En libres citoyens.
Il faut qu'un clairgaine
Nos horizons étende,
Il faut que l'on s'élève
Par nous donner nos droits.
De nos nos cœurs vif élan,
Vibrant et solennel,
Le cri de délivrance !
Suffrage universel !

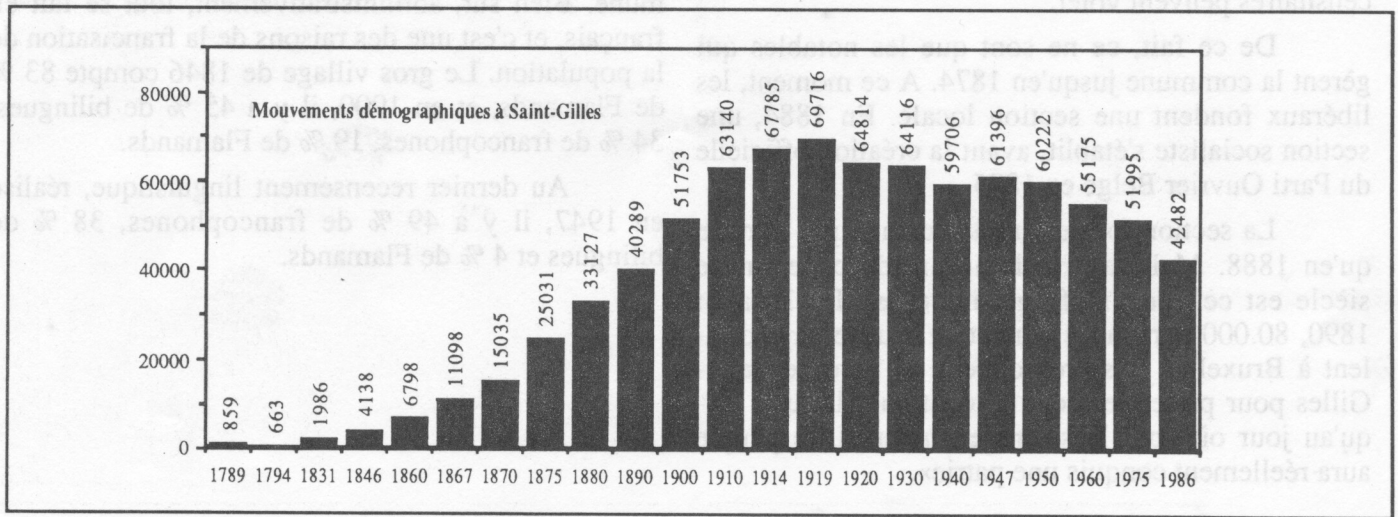
IV

Opprimés en dépit,
N'avez-vous donc pas ?
Notre peuple unanime,
Le grand bruit de nos pas
L'heure que les tempêtes
Ont agité en nous
N'oubliant sur nos têtes,
En ce jour de révolte !
De nos nos cœurs vif élan,
Vibrant et solennel,
Le cri de délivrance !
Suffrage universel !

JACQUES OUVRIER.

la capitale, pourvoyeuse de travail, attire; Bruxelles, trop peuplé, déverse sur les communes des alentours son surplus de population, mais c'est surtout l'industrie, nouveau mode de production, et pas tellement l'installation de la gare du Midi.

Dès les années 30, une vingtaine de briqueteries viennent s'installer, attirées par les nouveaux



chantiers; une filature de lin, qui aura jusqu'à 1200 ouvriers, commence ses activités vers 1840. Malheureusement, l'explosion d'une machine à vapeur enlève la vie à une douzaine de personnes en 1872. C'est aussi la date de la fermeture.

Beaucoup de commerces s'ouvrent pour faire vivre tous ces nouveaux habitants.

Des moyens de communication modernes et des transports en commun font leur apparition.

La société Vaucamps s'engage à établir, dès le 1er août 1869, sept lignes d'omnibus tirés par des chevaux, mais sans rails. Les lignes partent de la Grand-Place. Une d'elles arrive à la Barrière à partir de 1873; avant, elle s'arrête Porte de Hal.

Les premiers trams électriques circulent à Bruxelles depuis 1895. A Saint-Gilles, en 1908, la ligne de la gare du Midi s'arrêtant à la place de Bethléem est prolongée vers la Barrière.

En 1900, à l'occasion de l'exposition universelle du Solbosch à Ixelles, une ligne s'établit entre la gare du Midi et le Bois via la rue Théodore Verhaegen. En 1913, une nouvelle ligne est ouverte entre la Bourse et la place Van Meenen; le 20 avril 1913, quatre lignes passent par la Barrière : le 19, de la place Bockstael à Laeken vers le Bois, par la rue Théodore Verhaegen et la chaussée d'Alsemberg, le 51 de la place Bockstael à Laeken, par la place Sainte-Croix ou Flagey, le 52 de la gare du Nord à la place Sainte-Croix par la rue Théodore Verhaegen et la rue Paul de Jaer, et le 81, toujours en place.

Pour terminer ce chapitre, jetons un coup d'oeil sur la vie politique. La loi communale de 1836 rend l'autonomie aux communes, mais, seuls, les censitaires peuvent voter.

De ce fait, ce ne sont que les notables qui gèrent la commune jusqu'en 1874. A ce moment, les libéraux fondent une section locale. En 1884, une section socialiste s'établit, avant la création officielle du Parti Ouvrier Belge en 1885.

La section locale du parti catholique n'arrive qu'en 1888. Mais la grande affaire de cette fin de siècle est celle du suffrage universel. Le 10 août 1890, 80.000 personnes venant de tout le pays défilent à Bruxelles et se regroupent au Parc de Saint-Gilles pour prêter serment de continuer la lutte jusqu'au jour où «par le suffrage universel, le peuple aura réellement conquis une patrie».

Les Bourgmestres de Saint-Gilles

1825-1840	Egide Vanderschrick
1840-1860	Jean Vanderschrick
1861-1870	Jean-Toussaint Fonsny
1871-1872	Frédéric Chômé-Steinbach
1872-1881	Jean-Toussaint Fonsny
1882-1893	Paul de Jaer
1893-1896	Maurice Van Meenen
1896-1899	Fernand Vanderschrick
1900-1909	Maurice Van Meenen
1909-1929	Antoine Bréart
1929-1929	Fernand Bernier
1929-1944	Arthur Diderich
1944-1947	Jules Hanses
1947-1953	Louis Coenen
1953-1957	Paul-Henri Spaak
1957-1973	Jacques Franck
1973-1980	Jacques Vranckx
1980-1985	Corneille Barca
1985	Charles Picqué

En 1893, le Parlement vote une réforme de la Constitution concernant le droit de suffrage. Les parlementaires inventent le vote plural, ou les quatre manières d'avoir trois voix au maximum : être un Belge mâle d'au moins 25 ans, être père de famille, être capacitaire, être censitaire.

Désormais, jusqu'en 1914, le parti libéral dirige la commune. Il y a quelques élus socialistes.

Cette prodigieuse croissance saint-gilloise transforme aussi l'emploi des langues dans la commune. Bien sûr, administrativement, tout se fait en français, et c'est une des raisons de la francisation de la population. Le gros village de 1846 compte 83 % de Flamands, et en 1900, il y a 45 % de bilingues, 34 % de francophones, 19 % de Flamands.

Au dernier recensement linguistique, réalisé en 1947, il y a 49 % de francophones, 38 % de bilingues et 4 % de Flamands.

En 1878, Vincent Van Gogh a 25 ans. Il vient de quitter l'emploi qu'il occupait depuis six années chez Goupil, un marchand d'oeuvres d'art et de reproductions artistiques établi à La Haye. Il réside à Bruxelles où il suit les cours d'une école d'Évangélistes protestants. Son désir, désormais, est de devenir une sorte de missionnaire auprès des plus défavorisés.

Depuis la Belgique, il correspond fréquemment avec son frère, Théo, installé à Paris dans une succursale de la firme Goupil. Une de ses lettres, datée de Laeken, le 15 novembre 1878, contient trois paragraphes assez extraordinaires pour nos lecteurs saint-gillois et forestois (1).

Hélas, cent onze ans plus tard, le charme, le pittoresque et la poésie qui enchantaient le peintre ont déserté à jamais ce coin de Bruxelles. Van Gogh, aujourd'hui, n'écrit plus à son frère...

VINCENT VAN GOGH

à la Barrière en 1878

«Tu as sûrement passé déjà par Saint-Gilles ? Un jour, j'ai fait moi-même une promenade de ce côté, aux environs de l'Ancienne Barrière. Là où commence le chemin de Mont-Saint-Jean (2), il y a encore une autre côte qui monte dans la direction d'Alsemberg. A droite se trouve le cimetière de Saint-Gilles, rempli de cèdres et de lierre, d'où l'on peut voir au-delà de la ville (3).

Quand on va plus loin, on arrive à Forest. Le paysage est très pittoresque par là. Sur les hauts talus se trouvent de vieilles maisons dans le genre des chaumières dans les dunes, comme Bosboom en a peintes. On y voit toutes sortes de travaux champêtres, on sème des blés, on récolte des pommes de terre, on nettoie des navets et tout y est vraiment pittoresque jusqu'au ramassage du bois mort. Il y a là quelque chose de Montmartre. Il y a de vieilles maisons avec du lierre ou des vignes (4) et de jolies auberges. Parmi les maisons que j'ai remarquées, il y avait entre autres celle d'un fabricant de moutarde, un certain Verkisten. Sa petite fabrique convenait tout à fait à un tableau de Thijs Maris par exemple. Par-ci par-là, il y a des endroits où l'on trouve des pierres, de petites carrières donc où conduisent des chemins creux avec des ornières profondes, où l'on voit les petits chevaux blancs avec ces glands rouges et des conducteurs aux blouses bleues. Et le berger n'y manque pas, ni les femmes en noir avec leurs bonnets blancs, qui rappellent celles de de Groux (5).

Il y a là de ces lieux, comme il y en a heureusement partout, où l'on se sent chez soi plus qu'ailleurs, où l'on se sent ému comme par une vieille nostalgie, qui, quoiqu'elle renferme quelque chose d'amèrement mélancolique, réconforte et ressuscite l'esprit en nous et nous stimule, sans que nous sachions comment et pourquoi, en nous fournissant des forces nouvelles et la joie pour le travail.»

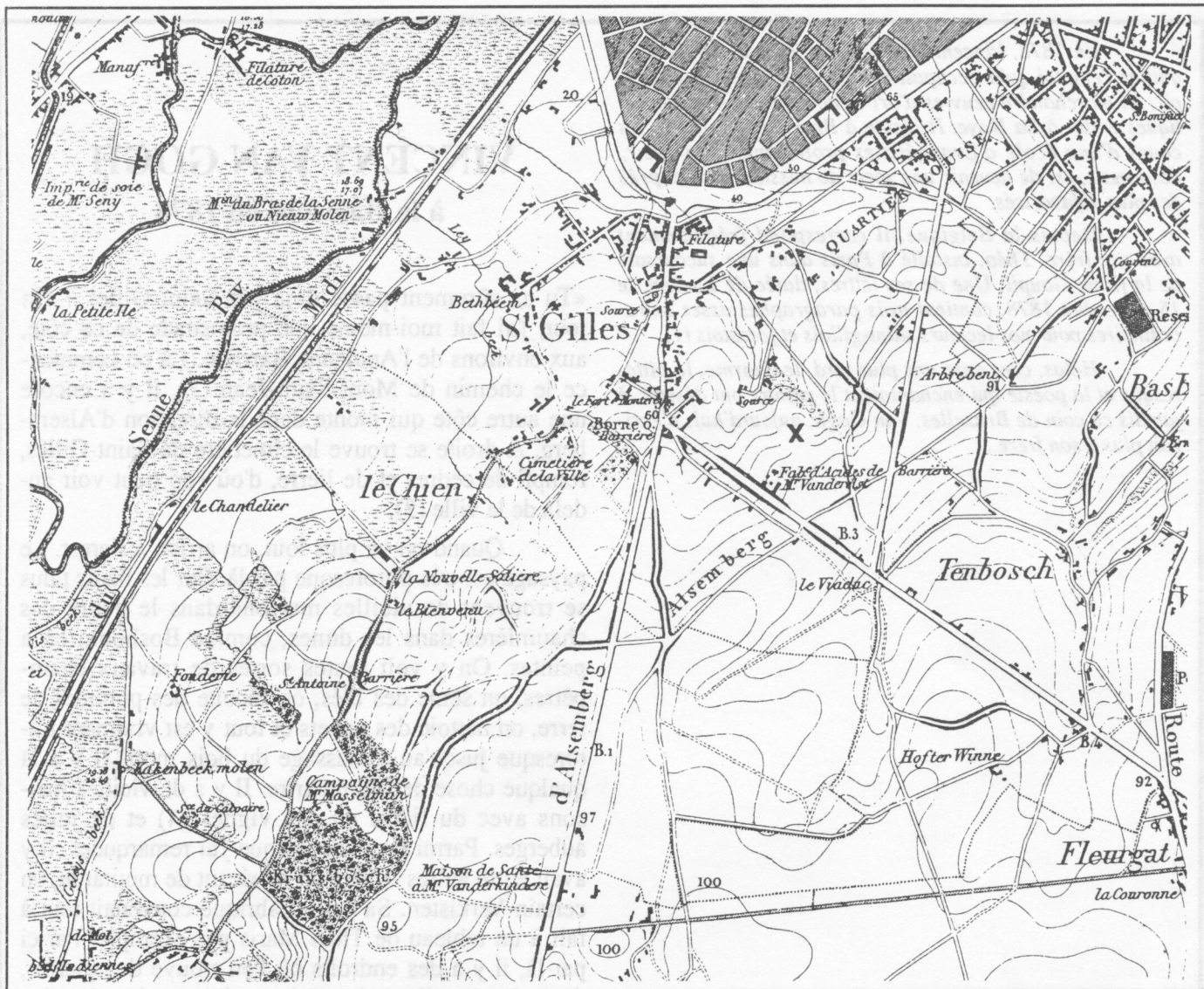
(1) Vincent Van Gogh, *Lettres du Borinage*, Wereld-Bibliotheek.

(2) Vincent Van Gogh se situe à la Barrière de Saint-Gilles : le chemin de Mont-Saint-Jean est devenu la chaussée de Waterloo; la côte vers Alsemberg, la chaussée d'Alsemberg.

(3) Le cimetière de Saint-Gilles occupait une partie de l'espace compris entre la rue du Fort, la rue de la Perche et l'avenue du Parc. Van Gogh le situant à sa droite, on peut imaginer qu'il se trouve à proximité des futurs bâtiments scolaires, 6 rue Théodore Verhaegen, tout récemment édifiés.

(4) Le nom d'une rue, la rue du Vignoble à Forest, rappelle cette activité ancienne des habitants de la commune.

(5) Charles De Groux (Comines, 1825-1870). Peintre d'histoire, de genre et de sites.



Extrait de la Carte topographique et hypsométrique de Bruxelles et ses environs, vers 1858

Références bibliographiques et cartographiques de l'article ci-contre

- (1) Biens de l'Hôpital Saint-Jean situés à St-Gilles en 1713, Archives du CPAS de Bruxelles. Extrait de Documents d'Archives relatifs à Bruxelles édités par les Archives Générales du Royaume, Bruxelles, 1983, p. VI/1.
- (2) *Le paysage brabançon au XVIIIe siècle*, catalogue de l'exposition organisée à Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 1976 - n° 13.
- (3) Plan de Deventer, réédité avec le concours de l'Institut Géographique militaire par la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, 1975.
- (4) J. Kempeneers, *Histoire de Saint-Gilles Obbrussel*, Ed. Publimonde, 1962.
- (5) A. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, Ed. Libro-Sciences, Bruxelles, 1969.
- (6) Document présenté lors de l'exposition «Saint-Gilles et son passé» au Centre Culturel J. Franck, repris dans «L'Ecole et la Ville», n° 20 p. 40.
- (7) *Carte du Cabinet des Pays-Bas autrichiens de Ferraris*, Ed. Crédit Communal de Belgique, Bruxelles, 1965.
- (8) *La Forêt de Soignes, art et histoire, des origines au XVIIIe siècle*, catalogue de l'exposition organisée dans le cadre d'Europalia 87 Österreich, à la Royale Belge et au Château des Trois-Fontaines, p. 44.
- (9) Plan Mols-Marchal de 1861 dans «Bruxelles, croissance d'une capitale», Fonds Mercator, Anvers 1979. - p. 170.
- (10) Plan Mols-Marchal de 1878 in op. cit., p. 171.
- (11) Carte topographique et hypsométrique de Bruxelles et ses environs dressée par J. Huvenne et gravée par J. Ongers d'après les plans et documents de l'Établissement géographique fondé par Ph. Vander Maelen (réédité en 1975, cf. 3).
- (12) Bruxelles et ses environs (± 1880), exécuté à partir de cartes de l'Institut Cartographique Militaire (cf. 3)
- (13) *Bruxelles, construire et reconstruire. Architecture et aménagement urbain 1780-1914*, Ed. Crédit Communal, Bruxelles, 1979 - p. 134.
- (14) idem - p. 135.
- (15) L. Ranieri, *Léopold II, urbaniste*, Bruxelles, Hayez, 1973 - p. 305.
- (16) *Histoire des transports publics à Bruxelles*, édité par la S.T.I.B., Bruxelles, 1980.

LA BARRIERE DE SAINT-GILLES

Le site sur lequel s'élève actuellement l'Institut des Filles de Marie fut pendant des siècles un lieu agreste le long de la chaussée partant de la porte de Hal et se dirigeant vers Uccle («wegh naar Uccle et wegh naar Stalle»). (1)

Le tableau peint au XVII^e siècle par A.F. Boudewijns (1644-1711) et conservé actuellement au musée d'Ixelles (2), nous montre une vue de Bruxelles prise à peu près de l'endroit qui nous occupe et présente une image bucolique du lieu. Un siècle auparavant, on remarquait la même chose sur le premier plan connu de Bruxelles et ses environs dessiné par Jacob de Deventer (1550-1554) (3).

Certes, une première trace d'industrialisation apparaît dès le début du XVI^e siècle, puisqu'un octroi du 24 janvier 1512 permet à Jean De Keyzer de construire dans le haut de Saint-Gilles un moulin à vent. La même autorisation fut donnée le 2 octobre 1598 à Gille Verheyden; tandis qu'un troisième moulin fut érigé en 1647. Deux ans plus tard, le 25 mai 1667, ils sautèrent tous les trois (4-5).

La première modification importante du site eut lieu en 1672, lorsque le gouverneur (ad interim) des Pays-Bas, don Juan Domingo de Zuniga y Fonseca, comte de Monterey, fit construire, pour protéger Bruxelles vers le sud, un glacis qui porta son nom.

Les noms des rues du Fort et des Fortifications rappellent l'existence de cet ouvrage militaire qui recouvrait une zone délimitée, à peu près, par la chaussée de Waterloo, les rues Dethy et de Prague, la chaussée de Forest, la rue de la Perche et l'avenue du Parc (6). On peut donc conclure que les bâtiments actuels des Filles de Marie se trouvent sur l'emplacement des glacis du fort Monterey. Celui-ci fut démoli en 1789, après avoir été vendu en 1782 à MM. Sterckx et Van Gijssel; et seul, un corps de logis subsista jusqu'en 1862.

Depuis 1569 au moins, une chaussée conduisait d'Ixelles à Waterloo, le «Walsche Weg» ou route des Wallons. Le 24 juillet 1725, le gouvernement autrichien adjugea à Antoine Mathieu la construction d'une branche de chaussée allant de la porte de Hal à Vleurgat pour y rejoindre la route venant d'Ixelles (il s'agit de l'actuelle chaussée de Waterloo). L'année suivante, la route de Saint-Gilles à Drogenbos via Calevoet fut construite, puis prolongée jusqu'à Alsemberg. On retrouve toujours leurs tracés à l'heure actuelle.

Le nom de «Barrière» ou «Draeyboom» (c'est-à-dire «tourniquet») ne fut probablement utilisé qu'à partir de ce moment puisque la carte du cabinet des Pays-Bas autrichiens, levée à l'initiative du comte de Ferraris entre 1771 et 1775, ne porte pas cette mention, mais celle de Fort de Monterey (dont une partie des glacis recouvrait le tracé de l'actuelle chaussée de Waterloo entre le Parvis et la Barrière), alors que la plupart des lieux-dits de l'époque y sont clairement indiqués. (7)

Le placement de barrières sur les routes équivalait à celui des postes de péage installés actuellement sur certaines autoroutes étrangères. Le péage était fixé en fonction de l'importance du transport exprimé en nombre d'animaux de trait (un ou des chevaux, un âne, une paire de boeufs,...) ou d'autres animaux franchissant la barrière (porc, troupeau de moutons,...). Le produit du péage servait d'abord à rembourser l'autorité qui avait construit la route, ensuite, après couverture des dettes, une partie de la somme récoltée servait à l'entretien de la chaussée (8).

Jadis, les habitants de Bruxelles venaient tous les ans tirer au mousquet (fusil) l'oiseau placé sur une perche fixée au sommet du clocher de l'église de Saint-Gilles. Vu les désagréments que cela provoquait, entre autres pendant les offices-, cette coutume fut abolie en 1721, et quatre ans plus tard, on planta «dans la plaine de sable, droit en face du fort de Monterey, vers Uccle» une perche pour le

tir à l'oiseau. Cet événement a donné son nom à la rue de la Perche (5, p. 551).

Près de cet endroit fut installé, en 1784, un des trois cimetières de la ville de Bruxelles, celui de la paroisse de la Chapelle et de quelques autres qui en dépendaient. Y étaient annexés un cimetière israélite et un cimetière protestant (5, p. 555). Comme il ressort nettement de l'examen des plans, ces lieux de repos se trouvaient à l'emplacement de l'avenue du Parc et de l'actuel bain de la rue de la Perche. Ils furent désaffectés vers la fin des années 1860 (11).

L'urbanisation du quartier de la Barrière est essentiellement due à l'inspecteur-voyer Victor Besme. Ses projets de 1862 à 1865 prévoient la création d'une série d'artères dont la rue Hôtel des Monnaies et Théodore Verhaegen.

En consultant les plans de cette époque, on remarque qu'en 1861, la rue Théodore Verhaegen, qui ne porte d'ailleurs pas encore ce nom, n'est percée que jusqu'à la rue du Fort (9), en 1865 jusqu'à la chaussée de Forest (17), tandis qu'en 1878 au plus tard (10) elle est complètement achevée, alors que vingt ans auparavant, elle n'apparaissait pas encore sur les plans.

Dans un de ses projets daté de 1866, Victor Besme voulait faire de la rue Théodore Verhaegen un boulevard extérieur dans la prolongation de la chaussée de Waterloo (13). Dans son «plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise», datant de la même année, cette rue sert de continuation à la chaussée vers le quartier de la gare du Midi. Finalement, cette solution fut retenue (14).

Vers 1880, le côté de la rue Théodore Verhaegen situé vers la ville est entièrement bâti tandis que l'autre (n° pairs actuels) n'est construit qu'entre la chaussée d'Alsemberg, la rue de la Perche et la rue du Fort. A cette date, l'avenue du Parc et la rue Paul De Jaer ne sont même pas encore tracées.

Le plan d'aménagement de Besme, réalisé en 1865, prévoyait la transformation du quartier situé entre la chaussée d'Alsemberg, la rue Théodore Verhaegen, le chemin de fer du Midi et la propriété Duden (actuel parc de Forest). En 1881, les travaux de voirie et de nivellement sont terminés.

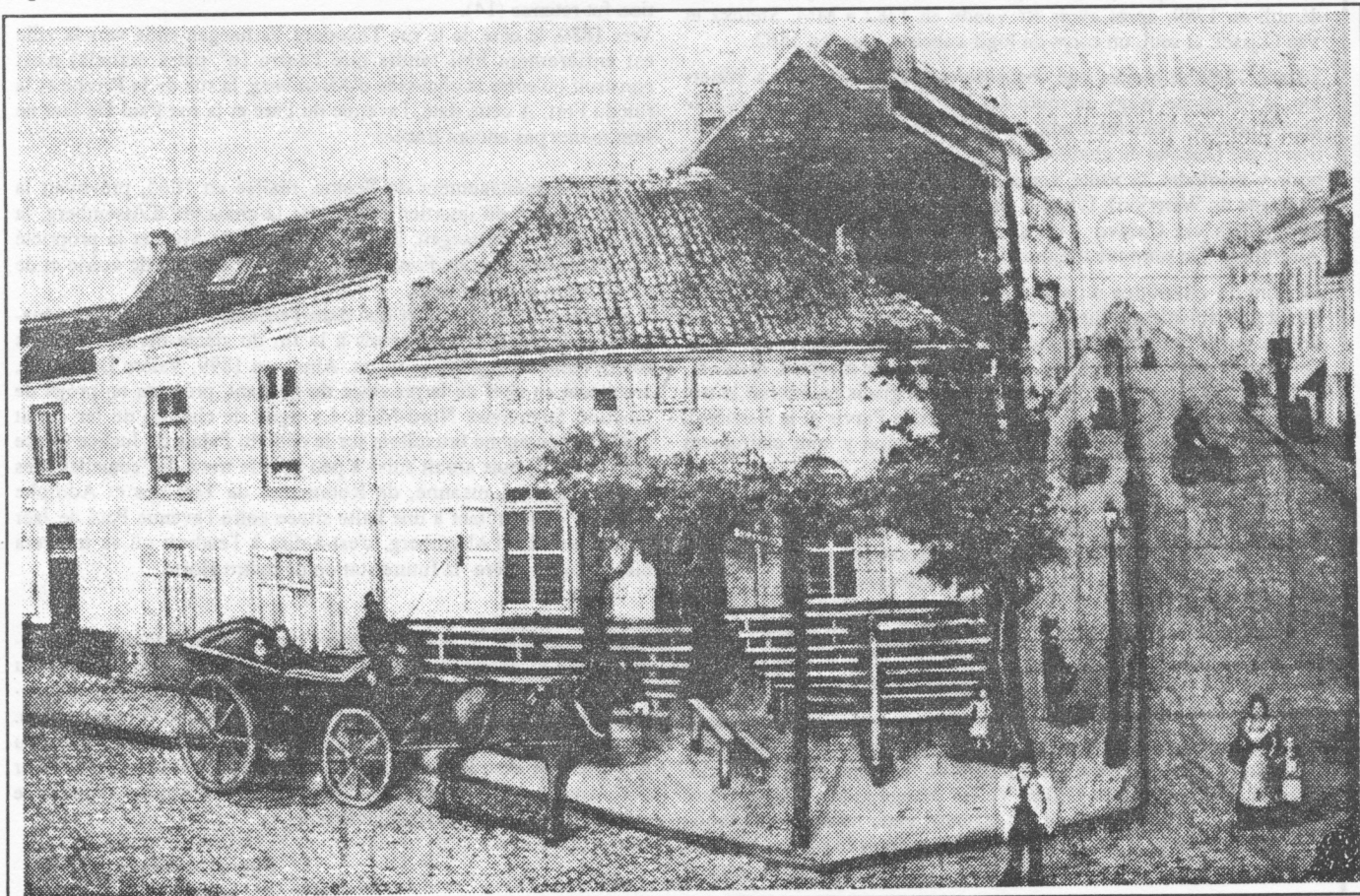
Il est amusant de constater que dans l'ensemble des plans d'aménagement de Bruxelles présentés à la fin du siècle dernier, certains furent réellement prémonitoires. Ainsi, en 1899, Valère Dumortier, architecte en chef de la province de Brabant, présenta un projet de jonction ferroviaire Nord-Midi. La ligne de chemin de fer aurait quitté le pentagone bruxellois sur le côté du Palais de Justice (place Jean Jacobs), puis aurait suivi à peu près le tracé des actuelles rues de Suisse, de Lausanne, de Roumanie, de Tamines et Adolphe Demeur, en s'arrêtant à une halte située entre l'avenue Paul de Jaer et la chaussée d'Alsemberg, c'est-à-dire à l'endroit où se trouvera bientôt -on l'espère- la future station de métro Horta.

Après l'aménagement de la Barrière sous sa forme actuelle, c'est-à-dire après le percement de la rue Paul De Jaer et de l'avenue du Parc, fut érigée en son centre une fontaine conçue par Alban Chambon et surmontée d'une statue de Julien Dillens, la Porteuse d'Eau. Cette oeuvre, érigée en 1900, symbolise la captation des eaux du Bocq et leur distribution dans Saint-Gilles. En fait, pour célébrer l'avènement de l'eau courante à domicile, le sculpteur rappelle le métier qui en fut la principale victime.

Pierre Godfirmon



Ci-dessous, la Barrière en 1894 (tableau de Marie Vanden Eycken).
 A gauche, la rue du Moulin à Vent; à droite, la chaussée d'Alseberg.



Grève à la fabrique La Linière à Saint-Gilles, le 9 juillet 1857

Procès-verbal du Commissaire de Police de Saint-Gilles

(...) nous constatâmes que de soixante à quatre-vingts ouvrières stationnaient sur la voie publique aux abords de cet établissement. Interpellant le directeur, Monsieur Delandtsheer, il nous déclara qu'une coalition d'ouvrières au nombre de quatre-vingts environ, pour cesser en même temps leur travail, avait eu lieu dans la fabrique, par suite d'une modification apportée dans le système du travail, qui au lieu d'une diminution pour les ouvrières, leur apportait, au contraire, une augmentation de salaire, et que par suite de ce qui précède, le nombre d'ouvrières susindiqué ont refusé tous de se soumettre à l'ouvrage après le repos de quatre et demi heures, et que les principales instigatrices de cette coalition sont : (...) En suite de ce qui précède, nous nous sommes transportés sur la voie publique, où étant, nous invitâmes les ouvrières, qui s'étaient attroupées, de vouloir bien de nouveau se rendre à leur travail ou de se retirer chez elles. Le plus grand nombre crièrent à gorges déployées : «Non!!! non!!!» et particulièrement la nommée Colette Van Crombruggen, âgée de 17 ans, née à Elsene, demeurant Porte Pieters, n° 11, à Bruxelles, laquelle exaltée, instiguait les autres par ses gestes et ses cris à ne pas obtempérer à notre injonction. Ayant un refus formel de celle-ci, nous l'avons saisie par le bras pour la faire marcher avec nous et au même moment, elle se rebella de telle manière que nous fûmes obligée d'employer nos forces pour la faire entrer à la fabrique en attendant l'arrivée de la gendarmerie, que nous avons fait chercher par notre adjoint de Blaenre. Celle-ci ne tarda pas à arriver sur les lieux, et à la vue de cette force militaire, l'attroupeement d'ouvrières avait complètement disparu. Puis nous avons fait mettre en état d'arrestation la prédite Colette Van Crombruggen et vers le soir mise en liberté sur l'ordre, qui nous a été donné par Monsieur le Bourgmestre de cette commune, qui a jugé ceci convenable, vu que des rassemblements avaient lieu près de la maison communale.

Le Directeur, «dans l'intérêt même de la fabrique», souhaita qu'on ne donnât aucune suite à cette affaire... et il accorda une légère augmentation aux ouvrières.

Extrait de H. Wouters, *Dokumenten betreffende de geschiedenis der arbeidersbeweging*, Nauwelaerts, 1964.

L'Institut Saint-Gilles au milieu des champs

L'école était alors tout à fait isolée! Pas une maison dans la rue! Devant l'école, à droite, à gauche, partout des terrains vagues, des prairies, des jardins maraîchers, où les gamins circulaient librement au grand désespoir des agents de police! Au coin de la rue du Monténégro et de la chaussée de Forest se trouvait, comme plus proche voisine, la boutique fort bien achalandée où Mme Snoeck vendait les bonbons les plus variés aux élèves qui le dimanche avaient reçu de leurs parents quelques centimes!

Les rues du Tir et de Bethléem étaient tracées, mais sans maisons. La place Bethléem ne sera créée que plus tard. Il y avait là deux grandes dépressions renfermant des cultures maraîchères. L'usine de l'électricité n'existait pas encore et son emplacement était occupé par l'abattoir communal. De l'école, on apercevait l'avenue du Roi et la butte du parc de Saint-Gilles. Depuis lors, de nouvelles rues ont été tracées : rue Defnet, rue Crickx, etc., et partout les maisons se sont multipliées avec une rapidité déconcertante.

Extrait du *Journal manuscrit de la Communauté des Frères Maristes (1894-1971)* établie 21 rue du Monténégro.

Les professions des Saint-Gillois en 1892

Tiré du grenier du Collège Saint-Gilles, 16 rue du Tir, un registre d'inscriptions scolaires (ouvert en 1892) nous fournit des renseignements intéressants, notamment en ce qui concerne les professions exercées par 735 chefs de famille. Ces derniers étaient nés entre 1860 et 1870. L'analyse de ces données au moyen d'un ordinateur est en cours. Voici quelques premiers résultats.

Une grosse majorité (170, soit 23 %) travaillaient dans ou autour du bâtiment. Ce qui s'explique par le boom démographique. On peut répertorier :

6 ardoisiers	2 décorateurs
3 doreurs sur bois	13 ébénistes
12 électriciens	1 entrepreneur
5 gazier	8 jardiniers
25 maçons	8 marbriers
19 menuisiers	29 peintres
6 plafonneurs	9 plombiers
5 scieurs de long	14 terrassiers
5 vitriers	

Deuxième gros secteur d'activité, les transports (77 personnes, soit 10,47 %) :

3 charrons	4 chauffeurs
16 cochers	3 conducteurs
6 camionneurs	2 garçons d'écurie
10 machinistes	19 employés au chemin de fer
2 employés au tram	
6 conducteurs de tram	6 receveurs de tram

Puis l'alimentation

2 bouchers	18 boulangers
6 brasseurs	17 charcutiers
1 épicière	1 légumière
1 poissonnier	

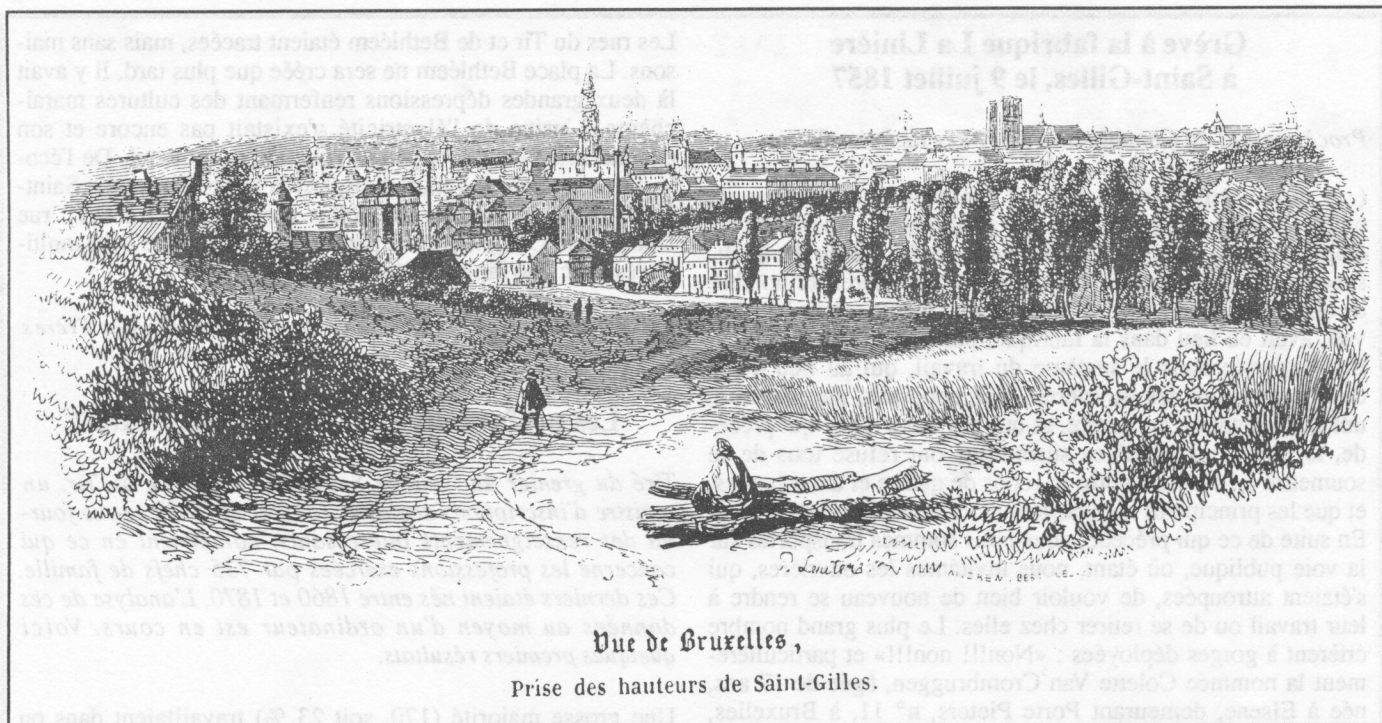
et la cordonnerie, qui a beaucoup de travail avec les équipements des chevaux :

39 cordonniers	4 coupeurs de chaussures
----------------	--------------------------

Les petits métiers prolifèrent; remarquons 5 chaisiers et 2 canneleurs de chaises.

Soulignons les métiers ruraux encore exercés : 5 cultivateurs et 1 maraîcher, 1 fermier, 2 garçons d'écurie; et 68 journaliers et journalières

Profession la plus curieuse ? ... fabricant de «gourdins».



Vue de Bruxelles,
Prise des hauteurs de Saint-Gilles.

Dessin de Paul Lauters, circa 1840

Les fontaines de la Barrière et la Porteuse d'eau

En 1898, le Conseil communal décida de placer une fontaine candélabre au milieu du carrefour, pour marquer l'entrée du Quartier Sud. La création fut confiée à l'architecte-sculpteur Alban Chambon.

La partie inférieure et les vasques étaient en granit tandis que la colonne du piédestal, de 1,40 m de diamètre, en grès flambé, était ornée de 4 lanternes en bronze doré.

La fontaine était surmontée d'une statue en bronze doré, de 1,20 m environ, due au grand sculpteur Julien Dillens, et appelée «La Porteuse d'Eau».

Ouvrons une parenthèse pour dire qui était Julien Dillens.

Julien Dillens (1849-1904)

Né à Anvers, le 8 juin 1849, d'une famille gantoise, il vécut à Bruxelles dès l'âge de 4 ans. Il fut domicilié à Saint-Gilles dès 1882 où il mourut le 24 décembre 1904.

Son atelier de la rue Saint-Bernard n° 51 était célèbre non seulement par les oeuvres d'art qui y naissaient mais aussi parce que c'était un refuge pour les chats et les chiens égarés.

Médailleur, dessinateur, aquarelliste, il s'orienta définitivement vers la sculpture en 1867. Il participa avec Auguste Rodin, dont il devint l'ami, aux sculptures de la Bourse de Bruxelles. Elève puis professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, il payait

souvent lui-même le minerval des élèves nécessiteux.

Prix de Rome en 1877, membre de l'Académie Royale de Belgique, les oeuvres qu'il a laissées sont nombreuses et parmi elles, nous citerons : le mémorial 't Serclaes à la Grand-Place de Bruxelles; (...) le *Silence de la Tombe*, figure ornant le pilône central du cimetière de Saint-Gilles; les figures du *Droit* et du *Travail* ornant la façade principale de l'Hôtel de ville de Saint-Gilles. La direction artistique de la décoration de ce dernier bâtiment lui avait été confiée, mais la mort l'empêcha de réaliser ce travail, dont le projet l'avait enthousiasmé.

Mise en place le 10 avril 1900

La convention signée entre le créateur de la fontaine, Alban Chambon, et la Commune stipule que l'oeuvre devra être terminée complètement et mise en place au plus tard le 1er mai 1899. Des problèmes divers retardent l'exécution. En mars 1900, les habitants du quartier se plaignent auprès de l'Administration de la lenteur des travaux, de la laideur de la palissade entourant la fontaine et du handicap commercial que cela occasionne. Aussi, bien que des défauts soient constatés dans les pierres, on se hâte; elle est mise en service le 10 avril suivant.

Le monument souffre beaucoup, des gens et du temps : en 1907, il est nettoyé à l'esprit de sel et remastiqué. Déjà, il faudrait redorer la statue, les lanternes et les gargouilles. La Commune n'a pas l'argent nécessaire à une

telle dépense. La dégradation se poursuit. En 1929, les lanternes ont disparu.

Quarante-cinq ans d'absence...

En 1932, on décide de démonter la fontaine et de déménager la Porteuse d'eau dans un jardinet aménagé avenue du Parc. Ce sera fait.

Bientôt, au centre de la Barrière, on voit se dresser une colonne portant des publicités lumineuses et une horloge.

Le 31 janvier 1974, le Conseil communal prend la décision de principe de réédifier une fontaine et de mettre la Porteuse d'eau à son sommet. Le projet est confié à l'architecte Jean Delhaye.

La nouvelle fontaine est mise en service au cours de l'été 1977.



L'institut des Filles de Marie a choisi d'associer la Porteuse d'eau à son Centenaire...

Chapitre III - Saint-Gilles au XXe siècle

Sur ce sujet plus connu, il suffira d'examiner quelques points : la population, l'évolution politique, la construction du métro.

La population décroît lentement depuis la fin de la guerre de 14. La commune a perdu 20.000 personnes. Depuis, comme dans beaucoup de pays, le centre de la capitale se dépeuple pour la périphérie.

De plus, la population est très mobile. Entre 1950 et 1960, Saint-Gilles voit s'éloigner 11.000 personnes, mais pendant ce même laps de temps, 10.000 nouveaux venus s'installent.

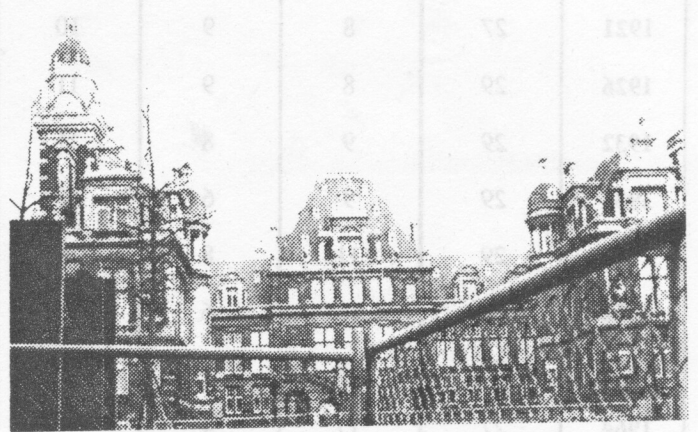
Aujourd'hui les personnes âgées -surtout des femmes- restent dans leur vieux quartier. Leurs enfants sont partis vivre dans des communes plus loin du centre. Aussi, les enfants belges sont remarquablement rares à Saint-Gilles.

Depuis la fin des années 1950, l'immigration très mélangée, italienne, puis espagnole et grecque, enfin nord-africaine, transforme le quartier.

La pyramide des âges ci-après permet une étrange comparaison. Les personnes âgées sont belges; les enfants et les actifs sont étrangers.

Après la guerre de 14, le seul suffrage possible, après la grande niveleuse qu'est la mort, était le suffrage universel pur et simple. Le 19 février 1921, la loi consacre ce fait. De plus, pour les élections communales, les femmes peuvent voter.

Après ce changement, les libéraux doivent s'al-

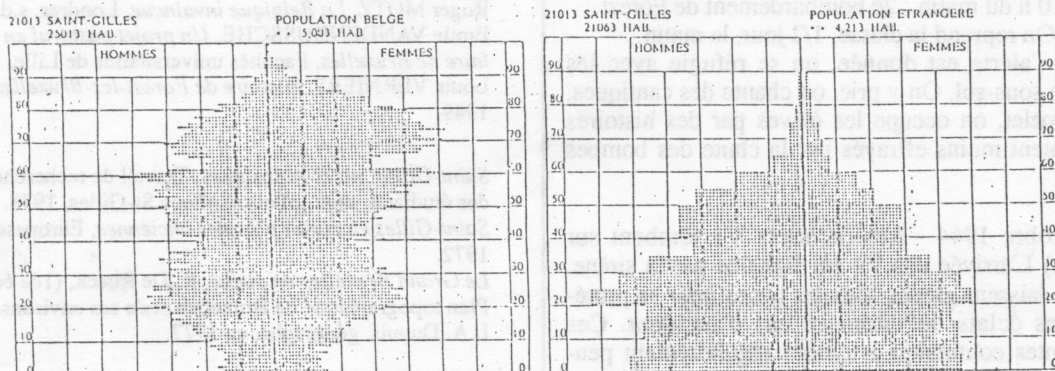


lier aux socialistes pour garder la maison communale, et cela, jusqu'à la 2e guerre.

Les Allemands suppriment les 19 communes pour former le Grand-Bruxelles.

En 1946, les socialistes gouvernent avec les catholiques. De 1952 à 1970, le P.S.B. est seul au pouvoir. Ensuite, la montée du F.D.F. (8 élus sur 29) menace cette majorité. En 1976, une alliance avec le P.R.L. est conclue. En 1982, elle est maintenue. En 1988, Charles Picqué se taille un grand succès.

Une autre réalité bouleverse le quartier : la construction du métro. Les Saint-Gillois voient disparaître l'Hôtel des Monnaies. La rue du même nom, la rue du Lycée, la place Van Meenen sont transformées en chantier. Jusqu'à présent nous avons connu les ennuis, mais bientôt, tout sera aisé...



Les deux pyramides d'âges (population belge et population étrangère) de la commune de Saint-Gilles basées sur le recensement de 1981 : l'évolution des naissances est nette... Notons que pour l'ensemble des 19 communes bruxelloises, il y a 26 % d'étrangers : les enfants étrangers y interviennent pour 41 % des naissances. Dans les écoles primaires et maternelles, le taux d'élèves étrangers se monte à 46 % et 1 élève sur 5 est de nationalité marocaine.

Année	Sièges à attribuer	P.S.B.	P.S.C.	P.R.L.	F.D.F.	P.C.	REX	ECOLO	UDRT
1921	27	8	9	10	-	-	-	-	-
1926	29	8	9	11	-	1	-	-	-
1932	29	9	8	11	-	1	-	-	-
1938	29	9	6	10	-	2	2	-	-
1946	29	11	8	7	-	3	-	-	-
1952	29	16	6	6	-	1	-	-	-
1958	29	18	7	4	-	-	-	-	-
1964	27	17	4	6	-	-	-	-	-
1971	29	16	2	3	8	-	-	-	-
1976	37	18	3	3	13	-	-	-	-
1982	35	13	3	7	8	-	-	3	1
1988	35	26	1	5	2	-	-	1	-

Les bombardements anglais en 1944 et les V1 en 1945

9 mai 1944 - Bombardement de Schaerbeek, Place Liedts, etc.

10 mai 1944 - Sur ordre de l'Archevêché, on ne fait plus qu'une demi journée de classe, à cause des bombardements de Bruxelles par l'aviation anglaise.

11 mai 1944 - Bombardement de Forest. Pour la première fois, nous nous rendons à l'abri (atelier de fer). Nous y faisons le mois de Marie. Ce premier bombardement a lieu à 5 h 45 du soir.

19 mai - Ordre de fermer les classes jusqu'à nouvel avis.

25 mai - 9 à 10 h du matin : 2e bombardement de Forest.

7 juin 1944 - On reprend la classe, 1/2 jour, le matin.

Rem. Quand l'alerte est donnée, on se réfugie avec les élèves dans le sous-sol. On y prie, on chante des cantiques, on dit le chapelet, on occupe les élèves par des histoires pour qu'ils soient moins effrayés par la chute des bombes aux environs.

(...)

22-23-24 octobre 1944 - Les premiers V1 tombent sur Bruxelles. (...) L'arrivée des V1 est signalée par la sirène. Les élèves se laissent glisser sous les bancs pour se protéger contre les éclats de vitres en cas d'accident. Ces bombes volantes continuent à tomber régulièrement pendant tout l'hiver et le printemps.

Extrait du *Journal manuscrit de la Communauté des Frères Maristes (1894-1971)* établie 21 rue du Monténégro.

Bibliographie relative à l'histoire de la commune de Saint-Gilles

Outre les ouvrages, périodiques et documents signalés dans les notes de la page 42, nous avons consulté avec profit :

Fernand BERNIER, *Monographie de Saint-Gilles-lez-Bruxelles*, P. Weissenbruch, 1904 (avant-propos de Maurice Van Meenen)
Jean COMHAIRE, *L'agglomération de Bruxelles*, dans la revue «Notes et Etudes documentaires», n° 4516-4517, La Documentation française, 1/1975.

René DONS, *Histoire de Bruxelles*, De Boeck, 1947.

Frère JULIEN, *Bruxelles, ses origines, son rayonnement en Belgique et dans le monde*, Casterman, 1957.

Roger MOTZ, *La Belgique invaincue*, Londres, s.d.

Emile VANDENBUSSCHE, *Un projet pastoral en milieu populaire de Bruxelles*, Facultés universitaires de Lille, 1973 (3 v.).

Louis VERNIERS, *Histoire de Forest-lez-Bruxelles*, De Boeck, 1949.

Saint-Gilles, notes historiques, Travail de recherche élaboré par des étudiants saint-gillois, Collège St-Gilles, 1978.

Saint-Gilles en cartes postales anciennes, Europese Bibliotheek, 1972.

Le Grand Bruxelles en poche, R. De Roeck, (16e édition).

Plan topographique de Bruxelles et de ses environs, gravé par L.A. Dupuis, géographe, en 1777.

Divers périodiques et feuillets diffusés par l'Administration communale de Saint-Gilles.

Des articles parus dans *Le Soir*, *La Libre Belgique*, etc. (1975 sq).